

Table de ce volume

43e. 1re Serie Essai d'un catalogue sur les artistes originaires des Pays Bas

Notice historique sur Laurent Guyard 14
peintre chaumontais
Notice nécrologique sur N. F. J. 15.
Masquelier dit le Jeune graveur Lillois
Notice sur Louis Michel Petit graveur
en médaille 16
Roland et ses ouvrages par David
d'Angers. 17
Notice historique sur Pierre de
Franqueville sculpteur 18 (19+20)
Abrégé de la vie de Lelasteur Le Clerc 21
Notice ~~historique~~ sur François Marsons 23
Notice sur Laurent Guyard 22
Notice sur les peintures à fresque
exécutées à St Sulpice. 23
Notice sur la vie et les oeuvres
du Poussin 24
~~Quincault. Louis Bekusier~~
~~Essai d'un catalogue des Artistes~~
~~originaires des pays bas par le~~
~~Comte de Lalorde~~ manquent
Notice sur la vie et les ouvrages de
Milhomme statuaire 25
Berthelemy peintre Lannois 26

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

A. C. G. LEMONNIER,

Peintre d'Histoire, de l'ancienne Académie royale de Peinture, Sculpture, etc., Chevalier de la Légion d'Honneur, Membre de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, de la Société philotechnique, de la Société académique des Enfans d'Apollon, etc.

Pictor in tabulis vivit et eloquitur.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

Septembre 1824.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

A. C. G. LEMONNIER,

PEINTRE D'HISTOIRE.

Un artiste recommandable vient de payer le dernier tribut à la nature. Je rétrograde, par la pensée, sur tout le cours de sa carrière; je n'y rencontre que de beaux talens et de nobles vertus : les dons du génie unis aux qualités du cœur méritent une attention spéciale, et je crois devoir l'appeler sur M. Lemonnier, dont les arts déplorent la perte récente.

Il eut des amis, et mérita d'en avoir; c'est là son premier éloge. Artistes pour la plupart, ces amis seraient plus compétens pour apprécier les productions d'un confrère; mais aucun d'eux, je m'honore de le dire, ne l'a connu mieux que moi; j'ai joui plus que personne des charmes de son intimité; moi aussi, je fus son ami, son ami bien tendre!... C'est à ce titre sacré que je revendique la tâche, à la fois pénible et douce, de retracer sa vie. Oppressé par un sentiment douloureux, j'assemble à la hâte des notes et des souvenirs épars; je

n'ai ni le pouvoir, ni même le désir de polir mon style; l'agitation de mes idées fait trembler ma plume sous mes doigts; mais j'écris pour l'amitié seule, et l'amitié excuse toutes les négligences, hormis celles du cœur. Si d'ailleurs je ne puis, dans une esquisse rapide, consacrer un monument durable à la mémoire de M. Lemonnier, il a pris soin lui-même de sa gloire, attachée à des ouvrages que le temps respectera : *Pictor in tabulis vivit et eloquitur.*

Anicet-Charles-Gabriel LEMONNIER naquit à Rouen, le 6 juin 1743. Le grand Corneille était né dans la même ville et le même jour 6 juin : je hasarde ce rapprochement, seulement à cause de la singularité du fait. Une autre observation que je me permets, parce qu'elle est honorable pour l'artiste dont je trace la vie, c'est que sa famille était alliée à celle de Jouvenet, natif aussi de Rouen. M. Lemonnier en avait acquis la preuve par d'anciens actes; mais sa modestie l'empêcha toujours d'en parler ailleurs que dans son intimité : il pensait que l'homme ne doit rien au passé, et que c'est à lui de se fonder un avenir.

Son père, négociant à Rouen, homme respectable et respecté, eût quatre fils, dont l'un mourut en bas âge. Anicet était le plus jeune : l'aîné fut marin; dans ses voyages de long cours, il éprouva des dangers de mer et des naufrages qui firent bruit, et dont les journaux du temps entretinrent le public : le second existe; âgé de quatre-vingt-quatre ans, ce vénérable vieillard subit la dure loi de survivre à ses frères.

Les parens d'Anicet le destinaient au négoce, tandis qu'un penchant impérieux l'entraînait déjà vers les arts. Encore enfant, il charbonnait tous les murs du collége des jésuites de Rouen; rentré dans la maison pater-

nelle, et surveillé le jour, il dérobait des chandelles à sa mère, pour dessiner pendant la nuit. Il fallut bien céder à une vocation que ne pouvaient dominer ni les conseils ni les réprimandes. M. Lemonnier fut placé chez le professeur Descamps, puis envoyé à Paris, pour y étudier la peinture à l'école de Vien. Cette école renommée tendait à relever l'art en décadence, à le ramener aux principes du bon goût, à l'étude de la nature exempte de manière, de cette manière qui, suivant l'expression de Diderot, « est dans les arts ce qu'est la corruption des mœurs chez un peuple. » Sous ce rapport, Vien a rendu d'éminens services à la peinture, et a mérité le titre de restaurateur d'un meilleur style. M. Lemonnier se trouva, dans l'atelier de Vien, condisciple de David, de Suvée, de Vincent, et d'autres excellens élèves qui sont devenus professeurs à leur tour. Les anciens artistes savent qu'un chef d'école était alors chéri à l'instar d'un père : le maître aimait ses disciples de cette affection sage qui sait user à propos de sévérité; les disciples honoraient leur maître; une noble émulation, une gaîté spirituelle, et surtout l'esprit de justice, régnaient parmi tous ces jeunes enflammés de l'amour de leur art; et un atelier de peinture offrait l'intéressante réunion des talens vrais et des plus aimables qualités. M. Lemonnier conserva toute sa vie un souvenir touchant de ce spectacle; il se plaisait, dans ses vieux jours, à en raconter quelques scènes, et ne parlait jamais sans attendrissement de son maître. Il fit de rapides progrès dans cette lice glorieuse, et sut y concilier le travail et le plaisir; je dis le plaisir, non qu'il y fût très porté; mais, venu jeune à Paris, avec d'excellentes recommandations, il ne tarda pas à être répandu dans la meilleure société, où un extérieur agréable et de l'esprit naturel lui donnaient quelques avantages. Les

artistes étant fort recherchés, il eut plus d'une occasion de tout voir, sans abuser de rien. Dès cette époque il fut admis chez madame Geoffrin (1), qui l'avait pris en affection et qui le tutoyait. Il fut souvent à portée de voir les personnes célèbres qui fréquentaient la maison de cette dame; et lorsque, un demi-siècle après, il fit le tableau qui représente une *Lecture chez madame Geoffrin*, sa mémoire était encore si fraîche, que les personnages de ce tableau furent, pour ainsi dire, peints d'après nature.

Cependant l'atelier ne perdait rien au milieu de ces douces distractions. En 1770, la carrière s'agrandit pour M. Lemonnier : il remporte le grand prix de peinture, sur le sujet de *Niobé et sa famille*; il compose, d'après les ordres du gouvernement, *la Résurrection de Tabithe*, tableau qui orne la cathédrale de Lisieux; et, en 1774, il se rend à Rome, en qualité de pensionnaire de l'Académie de France. Arrivé sur la terre classique des arts, il eut le bonheur d'y retrouver son maître, nommé en 1775, pour remplacer Natoire dans les fonctions de directeur. M. Lemonnier s'adonna avec enthousiasme à l'étude des grands modèles, et ne tarda pas à se former ce goût correct de dessin et de composition, caractère distinctif de son talent. Non content d'avoir exploré les antiques trésors de Rome, il voulut étendre son voyage pittoresque, parcourut successivement les diverses contrées de l'Italie, et enrichit son portefeuille d'une foule de croquis précieux. Aucun peintre ne fut plus profondément imbu de ce précepte du poëte de la peinture :

Nulla dies abeat quin linea ducta supersit.

Dufresnoy, *de Arte graphicâ.*

M. Lemonnier se trouvait à Naples en 1779, époque

de la fameuse éruption du Vésuve. Ayant gagné les fièvres, à la suite d'une excursion intempestive dans la Sabine, il se retira dans l'île d'Ischia, où un air plus pur, un travail moins actif rétablirent sa santé. Son temps d'académie était écoulé, il fallut revenir dans sa patrie; il y rentra riche de souvenirs et d'espérance.

Mais qui peut avoir vécu sous le beau ciel de l'Italie, sans éprouver un violent désir de revoir ce climat enchanteur? M. Lemonnier ne tarda pas à y chercher de nouvelles inspirations. Dans ce second voyage, il eut pour compagnon M. le président Tascher, dont il fit la connaissance à Marseille : c'était un homme plein d'instruction et de mérite, grand voyageur, qui avait eu d'importantes missions en Amérique et aux Grandes-Indes (2). Lors de son premier séjour à Rome, M. Lemonnier avait déjà eu l'avantage de connaître le cardinal de Bernis, qui fut pendant vingt-cinq ans ambassadeur dans la capitale du monde chrétien. Rien ne pouvait se comparer à l'élégance des manières, à l'exquise politesse de ce poète diplomate. Son palais était ouvert aux artistes, aux voyageurs de tous les pays. « Il tenait; ainsi qu'il se plaisait à le dire lui-même, l'auberge de France dans un des carrefours de l'Europe. » M. Lemonnier fut souvent admis à la table et dans la société intime du cardinal, qui goûtait beaucoup la tournure d'esprit indépendante et naturelle des artistes.

Enfin, après avoir long-temps travaillé pour s'instruire, il était temps de consolider sa réputation. M. Lemonnier avait acquis cette maturité que donnent de longues études dirigées par un sens droit. De retour à Paris, il y parut avec éclat. Plusieurs ouvrages, déjà fort remarquables, n'étaient qu'un prélude à des productions plus importantes. Il exposa au salon de 1785 son tableau représentant *Saint Charles Borromée portant*

les secours de la religion aux pestiférés de Milan. Cette composition est regardée comme un chef-d'œuvre, et suffirait pour illustrer le nom de son auteur. Les connaisseurs y admirent principalement une entente savamment graduée de la lumière et de la perspective aérienne, d'où résulte une harmonie générale qui séduit l'œil le moins exercé. La scène d'ailleurs est présentée sous son aspect le plus touchant (3). Trop souvent, et à juste titre, on a reproché aux peintres de négliger la partie morale de leur art pour la partie matérielle :

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto,
Et quocumque volent animum auditoris agunto.

Ce que dit Horace de la poésie, s'applique à la peinture, dont le but principal doit être de plaire et de toucher. M. Lemonnier, il est à propos de le dire, eut toujours du bonheur dans le choix de ses sujets, et dans la manière de les concevoir. Les soins de l'exécution ne lui firent jamais perdre de vue qu'il ne suffit pas de charmer les yeux, et qu'il faut encore intéresser l'âme du spectateur. Cette qualité rare de l'expression fortement sentie, se montre d'une façon caractéristique dans son tableau de *Cléombrote.* Ce guerrier, gendre de Léonidas II, roi de Sparte, avait conspiré contre lui, et usurpé son trône; mais la face des affaires changea, et Léonidas fut rappelé par les Spartiates. L'usurpateur cherche un refuge aux autels de Neptune, où vient le trouver le courroux de son beau-père, tandis qu'en même temps son épouse Chélonide et ses enfans accourent pour le protéger : telle est la scène qui présentait une situation éminemment dramatique. Le tableau recueillit les plus honorables suffrages au Salon de 1787 (4). Deux fois exécuté en tapisserie, il est maintenant placé dans le château de Ver-

sailles. David, généralement sobre de louanges, dit en voyant le *Cléombrote :* « Lemonnier a fait là un tableau d'excellent professeur. »

En 1786, Louis XVI passa par Rouen, à son retour de Cherbourg, où il était allé visiter les constructions colossales de ce port. Les notables commerçans de la ville de Rouen furent présentés au Roi, qui leur fit un accueil gracieux. La Chambre du commerce, voulant perpétuer la mémoire de cet événement, ordonna à M. Lemonnier de le retracer sur la toile. Ce sujet, où la plupart des personnages sont vêtus de noir, où par conséquent la ressource des contrastes n'existait pas, était par cela même très difficile à traiter. La science du peintre surmonta l'obstacle avec un rare bonheur; et cet ouvrage est, si l'on ose s'exprimer ainsi, un véritable tour de force (5). J'ajouterai que le portrait du Roi était d'une ressemblance parfaite, et que S. M. avait daigné consacrer une séance à l'artiste.

M. Lemonnier devait obtenir la récompense de ses talens : il en reçut une flatteuse en 1789, époque où il fut élu membre de l'Académie royale de Peinture. *La mort d'Antoine* lui fournit le sujet de son morceau de réception. Deux ans après, il mit le sceau à sa réputation, en terminant son allégorie du *Commerce*, tableau de vingt-six pieds de longueur sur quatorze de hauteur, acquis comme le précédent par la Chambre du commerce de Rouen, pour décorer la salle publique de ses séances. A son second retour d'Italie, M. Lemonnier avait déjà conçu l'idée de cette composition. Passant à Toulon, il en parla à l'abbé Raynal, qui se trouvait dans cette ville. L'auteur de l'*Histoire des Etablissemens des Européens dans les Indes* jugea impossible que les quatre parties du monde pussent être figurées clairement; mais quand plus tard il eut vu le tableau

dans l'atelier du peintre, à l'hôtel Soubise, il fut frappé de sa majestueuse ordonnance, et surtout de la manière si ingénieuse dont est représentée la découverte de l'Amérique. En écrivant cette Notice sous la dictée d'un cœur profondément blessé dans ses affections, je sens combien ma tâche est délicate. Peu propre à la critique, je suis forcé de ménager la louange, dans l'intérêt même de celui que je veux louer. Une plume étrangère n'était pas contrainte à une pareille circonspection ; je lui laisse le soin d'achever ce que je ne puis dire sur le beau tableau du *Commerce*. (6)

En 1793, M. Lemonnier unit son sort à celui de madame de Wailly, veuve d'un architecte de ce nom, et belle-sœur de celui qui a bâti, conjointement avec Peyre, la belle salle de la Comédie française, présentement l'Odéon. Confiné au Louvre qu'il habitait alors, tout entier à son art qui le berçait de douces illusions, et dont l'heureuse indépendance le mettait à l'abri des regards homicides, il demeura irréprochable au milieu des tourmentes de la révolution, et ne coopéra à aucun de ses actes, si ce n'est pour faire partie de la Commission des monumens, de concert avec MM. Berthélemy, Dacier, Moreau le jeune, etc. Cette fonction, purement honorifique, et sans émolumens, le mit à même de conserver à l'état une foule d'objets précieux menacés par le vandalisme.

En 1794, le Comité d'instruction publique ayant organisé l'École de Médecine de Paris, en rattachant autour d'elle tant de savans qui l'ont illustrée, M. Lemonnier fut choisi peur remplir l'emploi de peintre-dessinateur du cabinet de cette école. Il a conservé cette place jusqu'à son dernier jour, avec l'approbation et l'estime de MM. les professeurs ; l'École de Médecine lui doit quatre beaux portraits, et beaucoup de des-

sins où des bizarreries de nature sont fidèlement retracées.

De 1792 à 1808, son pinceau ne se ralentit pas; mais, contenu dans les limites étroites d'une Notice qui ne doit point devenir une longue histoire, je me borne, quoiqu'à regret, à ne mentionner ici que le tableau exposé au Salon de 1808. Il représente *les Ambassadeurs Romains venant demander à l'Aréopage la communication des lois de Solon*. Acquis par le gouvernement, il est placé à la Cour de Cassation, dans la salle dite *de Saint-Louis*. On ne pouvait, ce me semble, rencontrer un sujet historique plus heureux. Le rapprochement de deux nations, dont l'une, appelée à régir le monde, ne sait pas encore se gouverner, et sent la nécessité d'abaisser sa pompe triomphale devant la gloire pacifique de la civilisation, un tel rapprochement offrait une pensée philosophique, judicieusement saisie par le peintre. L'exécution répond à la majesté de la scène. La couleur est harmonieuse; le style, mâle et austère, est savamment approprié à la différence des caractères nationaux; on reconnaît un faire large, une grande facilité dans la disposition et l'agencement des draperies, un ensemble de composition sage qui constitue l'artiste consommé. Telle fut du moins l'opinion des journaux, dont je ne fais que rapporter la substance. Il a été, certes, bien glorieux pour M. Lemonnier de voir son tableau fixé dans le tribunal suprême de la France; mais l'ouvrage est digne aussi de parer le sanctuaire des lois. Ce succès fut comme un acheminement à des distinctions non moins flatteuses. Vers 1809, la place de directeur de l'Académie de Rome étant vacante, M. Lemonnier se mit sur les rangs : il obtint la majorité des voix dans la classe des Beaux-Arts de l'Institut; mais une volonté

puissante infirma cette décision, et un autre fut envoyé à Rome. Il parut que le monarque avait voulu dédommager M. Lemonnier, lorsqu'il le nomma, en 1810, administrateur de la Manufacture des tapisseries de la couronne. On sait que pendant le peu d'années que M. Lemonnier dirigea les Gobelins, il fit faire d'immenses progrès à l'art de la tapisserie, en ajoutant de nouveaux perfectionnemens aux procédés ingénieux de M. Guillaumot, son prédécesseur. Il est de la plus exacte vérité de dire que c'est durant son administration que cet établissement célèbre a fourni ses plus beaux ouvrages, notamment *la Peste de Jaffa*, d'après M. Gros. Cette production de haute-lisse, qui a seize pieds de haut sur vingt-un pieds de largeur, a été considérée comme le chef-d'œuvre des Gobelins. Des distinctions méritées venaient alors chercher M. Lemonnier : en 1814, il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur ; les souverains étrangers, qui venaient visiter l'importante manufacture confiée à ses soins, lui laissaient des marques honorables de leur munificence...... Mais l'heure de l'infortune était venue. Il se vit compris, de la manière la plus inattendue, dans les mesures acerbes, suites funestes des réactions de 1815. Une destitution l'atteignit le 4 mai 1816, et quelle destitution! Une lettre ministérielle, brusque, pour ne pas dire plus, vaguement prétextée sur des *plaintes graves*, dont le sujet ne fut pas articulé, c'est-à-dire sur une dénonciation subalterne ; et à qui fut-elle adressée! à un vieillard de soixante-quatorze ans, honoré de la considération générale due au talent vrai, à une conduite sans tache...... Une rigueur injuste envers un homme en place est une calomnie : M. Lemonnier dut se croire calomnié dans son honneur ; cette idée répandit seule de l'amertume sur la perte de sa place,

car, pour le reste, son âme énergique était au-dessus des événemens. Le public est heureusement meilleur juge, et il n'appartient qu'à lui de porter des arrêts définitifs sur les réputations. M. Lemonnier avait des amis; leur tendre zèle guérit la plaie de son cœur; ses pinceaux le consolèrent, et son atelier devint un refuge assuré contre les vicissitudes du sort. Sa ville natale sembla vouloir lui offrir une preuve de ses regrets et de son estime, lorsque, en 1819, elle lui décerna une sorte d'ovation. J'emprunterai encore ici les expressions du journal qui rendit compte de cette scène touchante (7). Un pareil triomphe était une protestation contre l'iniquité ministérielle, dont M. Lemonnier avait été victime. La ville de Rouen montrait par là son amour pour les arts, et ses bienfaits ne pouvaient s'adresser à un cœur plus accessible à la reconnaissance. M. Lemonnier, en effet, aimait d'une tendresse filiale la cité où il avait reçu la naissance. Quand un Musée y fut formé, ce fut principalement par ses soins qu'il s'enrichit des productions capitales qui le composent. Douze de ses propres ouvrages y figurent avec avantage. Je me borne à citer les principaux : *La Peste de Milan*, une *Présentation de la Vierge au Temple*, une *Mission des Apôtres*, *Jésus-Christ dans la Synagogue*, un *Sinite parvulos venire ad me*, etc. Tous ces tableaux brillent éminemment par de beaux caractères de têtes, la noblesse des expressions, et une grande manière de draper. M. Lemonnier avait donc consacré son existence presque entière à la ville de Rouen : pour prix de sentimens si généreux, son nom y vivra impérissable, auprès de celui de Jouvenet et des autres peintres célèbres de la Normandie.

Quelque temps avant la chute de l'empire, M. Lemonnier avait exécuté, pour l'impératrice Joséphine,

son tableau d'*une Soirée chez madame Geoffrin.* Il entreprit de lui donner deux pendans. D'une main octogénaire, mais guidée encore par un génie plein de verdeur, il peignit *François Ier recevant à Fontainebleau, dans la galerie de Diane, le tableau de Raphaël* (la Sainte Famille), et *Louis XIV assistant, dans le parc de Versailles, à l'inauguration de la statue du Puget* (le Milon Crotoniate). Ces trois sujets avaient pour principale donnée, de rassembler les personnages qui ont illustré les plus beaux siècles de la France, et de célébrer en même temps le triomphe des lettres et des arts. Le prince Eugène, dont l'Europe déplore la fin précoce (8), acquit ces tableaux pour sa galerie de Munich, et une médaille d'or à son effigie consacra sa satisfaction envers l'auteur. Il fit plus : le *François Ier* et la *Lecture chez madame Geoffrin* ayant été gravés par MM. Debucourt et Jazet, il agréa la dédicace de cette dernière estampe, qui a paru sous la protection de ce nom généreux. Ces trois tableaux de chevalet, dernier éclat, pour ainsi dire, d'un feu qui allait s'éteindre, se distinguent par le charme de la conception ; celui de *madame Geoffrin* surtout offre un intérêt marqué : le peintre s'y est montré poète, en ce qu'il a su mettre dans un accord parfait les deux conditions difficiles de la composition pittoresque et de la composition poétique. Comme je l'ai déjà dit, il avait connu personnellement la plupart des hommes célèbres du dix-huitième siècle ; non seulement il a copié les traits de leurs physionomies, mais encore il a pu exprimer les diverses habitudes de leurs corps, leurs manières différentes de se vêtir, et ces riens importans qui sont tout pour la ressemblance. Lekain et mademoiselle Clairon lisent une tragédie de Voltaire ; c'est là un centre d'action : les autres groupes sont épisodiques ; et cependant

pas un de ces épisodes qui ne se rapporte à l'unité. Près de soixante figures occupent un cadre étroit; et pourtant nulle confusion dans les plans, nulle déviation fautive de la lumière. Voilà de l'art, voilà où parvient l'expérience, quand elle a pris la nature pour but constant de ses efforts. Des Notices imprimées ont fourni des explications étendues sur ces trois intéressantes productions; je n'entrerai pas dans d'autres détails à leur égard; et je finirai ce qui regarde la *Lecture chez madame Geoffrin*, par les vers suivans, qui furent adressés à M. Lemonnier par un ami des arts :

Sous ton pinceau tout un siècle respire;
Les traits de ces mortels que l'univers admire
Passeront de tes mains à la postérité;
Ces grands hommes semblent te dire :
Viens jouir avec nous de l'immortalité.

La mort, hélas! est le passage à cette immortalité! L'irrévocable arrêt était prononcé. Atteint d'une maladie, dont il connaissait trop bien le danger, résigné à son sort, M. Lemonnier vit approcher sa fin avec une fermeté stoïque. La postérité a commencé pour lui le 17 août 1824.... Il était dans sa quatre-vingt-deuxième année. Plusieurs académies, plusieurs sociétés littéraires l'avaient accueilli dans leur sein; elles lui décernaient des lauriers, elles n'ont plus que de funèbres cyprès à lui offrir.

Peu d'artistes ont mieux mérité ce nom : enthousiaste de son art, et laborieux à l'excès, près de rendre le dernier soupir, il cherchait encore ses pinceaux; indépendant par caractère, il n'eut jamais d'autre mobile que la gloire; désintéressé jusqu'à l'abandon, il renonça plus d'une fois au salaire légitime de ses peines, pour que ses tableaux fussent honorablement placés; modeste pour lui-même, il ne prenait le langage de l'exal-

tation que pour louer les autres; inaccessible à l'envie, il était plus occupé à chercher du mérite dans les ouvrages de ses confrères qu'à y découvrir des défauts; enfin il eut toutes les nobles qualités de son état, comme il en eut tous les talens.

Complément des vertus humaines! il fut bon père. Qui le sait mieux, qui le sent plus vivement que son fils unique, en proie à d'éternels regrets! Honoré d'un nom glorieux, il en connaît toute la responsabilité; il sait trop que des intentions droites ne suffisent pas pour l'en rendre digne.

Dans le trouble affreux où nous précipite la destruction physique d'un ami, intervient toutefois une pensée qui n'est pas sans quelque douceur: il est noble, il est consolant pour l'homme, parvenu au déclin de ses ans, de jeter sans crainte ses regards en arrière, de pouvoir se dire, même à l'aspect du tombeau : Mon nom sera long-temps répété par plus d'une bouche, mon souvenir vivra dans plus d'un cœur, *non omnis moriar!*

1er septembre 1824.

NOTES.

Page 6.

(1) Née en 1699, madame Geoffrin mourut en 1777.

Page 7.

(2) M. le président Tascher avait été intendant des Iles-sous-le-vent. Il émigra lors de la révolution, et se retira sur le territoire de Genève, où il finit par se donner la mort, par suite du chagrin que lui causèrent les affaires de France.

Page 8.

(3) « La peste de Milan a fourni à M. Lemonnier le sujet d'une composition touchante. Saint Charles Borromée, entouré de son clergé, porte le viatique à une femme mourante, que soutient une autre femme éplorée. C'est une mère qui expire; déjà son enfant, étendu sur ses genoux, a été frappé par la contagion. Elle n'a point la force de tourner ses regards vers le pasteur qui lui apporte les secours spirituels. Des groupes de pestiférés remplissent les plans éloignés; et, dans la partie supérieure du tableau, on voit l'ange exterminateur qui, armé de son glaive, vole entouré d'un nuage épais.

« Toutes les expressions de ce tableau sont pleines de sentiment, et les différentes parties de l'art répondent a l'intérêt du sujet. Ce tableau, qui fait maintenant partie du Musée de Rouen, est un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à M. Lemonnier, membre de l'ancienne Académie. » (*Annales du Musée*, tome X, page 41.)

PAGE 8.

(4) « Dans le tableau de M. Lemonnier, Cléombrote est assis au pied de la statue de Neptune : il n'ose regarder Léonidas qui semble lui reprocher son crime et le menacer du châtiment qu'il mérite. Chélonide tient son époux embrassé, et, par ses larmes, implore la clémence de son père. De ses deux enfans effrayés, l'un s'attache à sa robe, et l'autre se cache derrière Cléombrote. Des guerriers et des femmes témoignent l'admiration que leur cause l'action touchante de Chélonide.

« Cet ouvrage, l'un des plus capitaux de M. Lemonnier, est recommandable par le goût de la composition, l'expression des personnages, et la fermeté du pinceau. » (*Annales du Musée*, tome X, page 133.)

PAGE 9.

(5) « On vient de replacer dans la grande salle de la Chambre du commerce, à Rouen, un tableau du plus grand intérêt, qui représente l'hommage rendu à Louis XVI, lors de son passage dans cette ville, à son retour de Cherbourg, en 1786.

« Ce grand tableau, composé de vingt-deux figures de grandeur naturelle, fut ordonné à M. Lemonnier, peintre du Roi, né à Rouen, par la Chambre du commerce, et exposé au Salon du Louvre en 1789. Il fut ensuite placé, comme on le voit aujourd'hui, en face du tableau allégorique de l'*Histoire du Commerce*, du même auteur. Les traits de Louis XVI, sa bonté, et sa joie paternelle du bonheur de ses sujets, ont été fidèlement rendus par l'artiste. Autour de ce bon prince sont placés : M. le duc d'Harcourt, gouverneur de la Normandie; M. le maréchal de Castries, ministre de la marine; M. de Villedeuil, intendant de la province, et plusieurs autres personnes de la cour. Seize membres de la Chambre du commerce, habilement groupés, sont peints avec vérité, dans leurs habitudes naturelles, avec les expressions de physionomie conformes à leur âge, et aux sentimens qu'ils éprou-

vaient en ce jour solennel. Sous le rapport de l'art, pour l'entente du clair obscur, l'harmonie des lignes et des plans, ce tableau présentait de grandes difficultés, que M. Lemonnier a heureusement surmontées.

« Deux fois, pendant la révolution, sauvé d'une destruction qui paraissait inévitable, cet ouvrage a été conservé à Paris, pendant quinze années, dans les ateliers de son auteur; et c'est quand la France malheureuse était veuve de ses Rois, que M. Lemonnier travaillait, à l'aide de ses souvenirs, à restaurer ce tableau, et donnait tous ses soins à le rendre à son premier état.

« On sait que, depuis sept années, il s'est constamment occupé de consacrer les plus belles époques de la monarchie. Tous les grands hommes des siècles de François Ier, de Louis XIV et de Louis XV, ont été par lui reproduits dans trois tableaux, monumens chers aux amis des sciences, des lettres et des arts. » (*Annales politiques et littéraires* du 12 septembre 1816.)

PAGE 10.

(6) « C'est du tableau de M. Lemonnier, peintre de l'Académie royale, que je veux parler. Le nommer, c'est rappeler ses titres à la gloire, c'est renouveler le souvenir du tableau de la *Peste de Milan*, qui le distingua au Salon de 1785.

« Mais celui de 1791 me paraît supérieur à toutes les autres compositions de ce maître; *l'esprit du Commerce* en est l'idée principale. Cette figure céleste du *Commerce* unit à la légèreté aérienne un je ne sais quoi de suave et moëlleux qui rappelle le pinceau de l'Albane. Il embellit du ton le plus agréable la partie supérieure de la scène.

« A la gauche du spectateur, la *Paix*, sous les traits de Minerve, présente à l'univers les espérances du bonheur et les attributs de la gloire. Le calme de son cœur a passé sur son front. Ce personnage allégorique, d'un ton plus sage, contraste avec ceux qui l'entourent, pour les faire ressortir avec plus d'éclat.

« En effet, l'*Europe*, cette reine de l'univers, assise avec

dignité, réunit tous les charmes de la beauté, du luxe et de la magnificence. L'œil enchanté ne peut abandonner cette figure qui porte dans l'âme une émotion délicieuse. Les accessoires répondent à cet effet magique. L'Agriculture, représentée par un enfant, orne la charrue de pampres et de fruits; un autre enfant lui donne en échange des rameaux de cafier et des cannes à sucre. Ce mélange des jeux et des productions de la nature anime et vivifie le trône de l'Europe. La boussole, les lettres de change, tous ces détails suffiraient pour la gloire d'un autre ; mais l'artiste philosophe a été plus loin : d'un trait de pinceau, il rend hommage à l'historien sublime du commerce qui l'a inspiré, et il venge l'intrépide Colomb de l'usurpateur de sa gloire.

« Au milieu de ces richesses des deux Mondes, une belle et jeune *Caraïbe* saisit l'attention : image symbolique du nouveau continent que ce peuple habitait, elle attache par l'expression de ses sentimens. A la vue de l'Europe et du Génie du commerce, qui enlève le voile dont elle est couverte, elle paraît pénétrée à la fois de surprise et de crainte. On se rappelle l'étonnement des sauvages, qui virent pour la première fois des Européens dans leur contrée. L'image des guerres désastreuses, qui, à la suite de cette conquête, ont ravagé le globe, revient à la mémoire, et on partage la terreur de cette figure éplorée et tremblante.

« Placée à côté du Nouveau-Monde, elle reçoit un reflet merveilleux de la figure imposante de l'*Asie*, dont la correction présente à la fois l'idée du beau et du style antique. Les grands travaux des Phéniciens, les observations astronomiques des Chaldéens, les trésors de l'Inde, les arts de la Chine, annoncent qu'elle fut le berceau du genre humain.

« Mais quel spectacle cruel et touchant vient déchirer l'âme! Une mère.... c'est l'*Afrique*, une mère désolée repousse avec horreur les fruits de sa tendresse, condamnés à la servitude; sa main, égarée par le désespoir, semble vouloir leur interdire le jour qui éclairera leur misère. Son attitude, ses traits, sa douleur touchante, tout imprime aux cœurs sensibles cette compassion généreuse, apanage heureux de l'hu-

manité : tant les droits de la nature sont éloquens, lorsque le talent sait les produire sous des formes intéressantes!

« Heureusement cette scène de douleur disparaît auprès du symbole de la liberté, qui attend un jour toutes les nations. Mercure le montre à l'univers comme un des grands moyens de la prospérité publique. *Union* et *Liberté*, ces mots sacrés et chers à tout homme, quel qu'il soit, offrent le rêve heureux de l'abbé de Saint-Pierre. Cette statue en annonce la réalité par le point central qu'elle occupe dans le tableau, entre les mers et les continens.

« Je n'insisterai pas sur les beautés qui tiennent aux détails maritimes; je laisse aux marins le soin de louer ce qui tient à l'art des Vernet et des Le Brun. Les habitans des villes commerciales apprécieront sans doute mieux que moi ces effets pittoresques des élémens et de l'industrie humaine. » (*Mercure de France*, du 25 juin 1791.)

PAGE 13.

(7) « Il n'est personne à Rouen qui ne connaisse la belle réputation de notre compatriote M. Lemonnier. C'est au savant pinceau de cet artiste que la ville doit le tableau représentant S. M. Louis XVI, au moment où ce monarque reçut la députation du commerce de Rouen. C'est encore à ses soins empressés que nous devons aujourd'hui la conservation et la restauration de ce bel ouvrage, destiné, à une époque malheureuse, par la nature des idées qu'il exprime et par la beauté du talent qu'il décèle, à périr comme tout ce qui annonçait un sentiment louable, comme tout ce qui portait le cachet du génie.

« La belle distribution du Musée de cette ville est aussi l'ouvrage de M. Lemonnier; ses propres tableaux y figurent au nombre de dix, et ne sont pas le moindre ornement de cette riche collection.

« Le Conseil municipal de Rouen désirait depuis long-temps offrir à M. Lemonnier une marque de sa reconnaissance. L'état peu satisfaisant des finances de la ville avait pu seul

retarder la manifestation de ses sentimens; mais enfin, au moyen d'une économie sévère dans la dépense, les charges sont devenues moins pesantes, le service moins gêné, la générosité plus facile. Le dernier budget a donc compris le vœu du conseil municipal à cet égard. Le Roi, dont la protection va chercher les arts, encourage les talens naissans, récompense les talens éprouvés, le Roi a revêtu de sa sanction le noble désir exprimé par le conseil. Une somme de 3,000 fr. a été mise à la disposition de M. le maire de Rouen pour être offerte à M. Lemonnier au nom de ses compatriotes.

« M. le maire a pensé que la remise de cette somme, en présence des personnes qui en avaient voté l'emploi, flatterait surtout celui à qui elle était destinée. La présence des sociétés savantes devait ajouter encore à la solennité modeste de cette fête de famille. C'est dans ce but que le conseil municipal avait été convoqué jeudi dernier, aussi-bien que MM. les adjoints à la Mairie, et des députations de l'Académie royale et de la Société d'Émulation. La réunion ayant été effectuée à l'Hôtel-de-ville, on s'est rendu au Muséum, où M. le maire a remis à M. Lemonnier, en lui adressant un discours de félicitation, la marque d'estime et d'attachement que lui décernaient ses concitoyens. Le respectable vieillard l'a reçue en répandant des larmes d'attendrissement et de reconnaissance. Une bourse de cent jetons accompagnait le présent.

« Nous ajouterons à ces détails que M. Lemonnier, instruit il y a quelque temps du vœu émis par le Conseil municipal de Rouen, avait voulu témoigner aux membres de ce conseil toute la gratitude dont il était pénétré, et avait fait lui-même présent, au Muséum de cette ville, d'un nouveau tableau de grande dimension, représentant les *Adieux d'Ulysse et Pénélope à Ycarius*. Cet ouvrage avait figuré avec distinction à l'exposition de 1811. L'inauguration du tableau a eu lieu au moment de la réunion dont nous venons de parler, et au son d'une symphonie exécutée par la musique de la garde nationale.

« Tous les amis des arts se réjouiront avec nous de la pro-

tection qu'on leur accorde en cette ville. Ceux de nos concitoyens qui les cultivent s'y livrent avec plus d'ardeur encore, assurés qu'ils sont des encouragemens qui attendent leurs efforts, des récompenses réservées à leurs succès. » (*Journal de Rouen*, du 9 janvier 1819.)

PAGE 14.

(8) Né à Paris le 3 septembre 1781, le prince Eugène est mort à Munich le 21 février 1824.

FIN.

tection qu'on leur accorde en cette ville. Ceux de nos concitoyens qui les cultivent s'y livrent avec plus d'ardeur encore, assurés qu'ils sont des encouragemens qui attendent leurs efforts, des récompenses réservées à leurs succès. » (*Journal de Rouen*, du 9 janvier 1829.)

PAGE 16.

(8) Né à Paris le 3 septembre 1781, le prince Eugène est mort à Munich le 21 février 1824.

FIN.